

IL ÉTAIT UNE FOIS

Petite histoire du pyrénéisme

Bien sûr, les Pyrénées ne sont pas les plus grandes montagnes du monde. Mais ce sont elles qui, été comme hiver, m'ont procuré des wagons d'émotions. Alors veuillez bien me pardonner ce petit pêché mignon.

C'est sous la plume de l'historien-géographe Henri Béraldi, qu'est apparu en 1898 le terme « pyrénéisme ». Défini par l'auteur comme « *une approche intellectuelle de la montagne qui marie le sensible au sportif* », le pyrénéisme raconte une longue histoire entamée il y a longtemps et qui se poursuit aujourd'hui avec beaucoup de force et de diversité.

Voyage sur les pas de celles et ceux qui ont arpenté et raconté ces montagnes dont l'image a longtemps été ombragée par celle des Alpes.

Il y a très très longtemps...

Pendant des siècles, la montagne a inspiré l'effroi et la répulsion. Du Pays Basque aux Pyrénées orientales, les hautes altitudes étaient un monde hanté par des créatures fabuleuses, capables de jeter des sortilèges ou d'effectuer des guérisons miraculeuses.

Si les montagnes servaient aux pâturages et les cols (appelés aussi *ports* ou *bourquettes*) n'étaient empruntés que pour permettre aux caravanes de porteurs d'échanger diverses marchandises (épices, tabac, sel, étoffes...), les sommets demeuraient ignorés au point de n'être parfois même pas baptisés !

Les militaires et les scientifiques

C'est en 1659 que, dans le cadre de la négociation du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche (fille du roi d'Espagne Philippe IV), fut signé le Traité des Pyrénées qui délimitait pour la première fois la frontière entre la France et l'Espagne. Mais le bornage resta imprécis et contesté.

Du coup, des officiers militaires furent chargés de délimiter plus précisément la frontière et de 1786 à 1791, Reinhart Junker sur le versant français et Vicente de Heredia sur le versant espagnol parcoururent la chaîne en édifiant des tourelles sur de nombreux sommets.

À la même époque, alors que la conquête du Mont-Blanc en 1786 marquait les débuts de l'alpinisme, le géographe minéralogiste Henri Reboul, accompagné du chimiste Jacques Vidal, accomplissait de nombreuses ascensions, dont le premier « 3000 » des Pyrénées (le Turon de Néouvielle, 1787).

Ramond de Carbonnières

« *Avant Ramond, les Pyrénées balbutient. Avec lui, elles vont parler juste* » (J. Ribas, Petit précis de Pyrénéisme, 1998)

C'est en 1789 que Ramond de Carbonnières, né à Strasbourg et conseiller du cardinal de Rohan exilé à Barèges après son implication dans « l'affaire du Collier de la Reine », publie *Observations faites dans les Pyrénées*. Ce récit initiatique raconte sa découverte des Pyrénées et fait de lui l'un des premiers explorateurs de la partie centrale des Pyrénées qu'il parcourt à pied, afin de déterminer la nature géologique du massif et de satisfaire sa passion des montagnes (il gravit le mont-Perdu en 1802 après dix ans de quête !). Au fil de ses marches, il décrit aussi l'histoire des régions traversées et les mœurs des habitants. Géologue, naturaliste, dessinateur et excellent prosateur, il incarne parfaitement ce qu'est le pyrénéisme.



Le Pyrénéisme

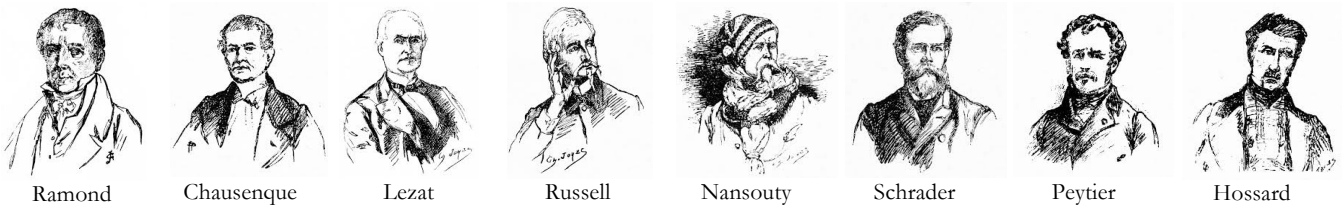
Bibliophile passionné, c'est en 1898 que le parisien Henri Beraldi publie, après plusieurs voyages dans les Pyrénées, un monumental ouvrage en sept volumes intitulé *Cent ans aux Pyrénées*. Dans son préambule, il introduit le terme de « Pyrénéisme » fondé sur le triptyque *ascensionner, sentir, écrire*. Pour lui, les pyrénéistes sont des hommes et des femmes passionnés, qui traduisent par l'écrit et l'image, leurs découvertes des Pyrénées (lorsque celle-ci dépasse la simple approche touristique) pour en faire une œuvre partagée, par la science (Ramond...), la littérature (Russell...), ou encore la peinture (Schrader...).

Il faut aussi souligner que c'est par opposition à l'alpinisme que le néologisme a été formé, permettant aux pyrénéistes de s'identifier comme un groupe social à part. En combinant activité sportive, artistique et éditoriale, ces hommes et femmes illustrent ainsi leur rapport à ces montagnes, leur attachement au passé et leur volonté de partage.

« Dans les Pyrénées, à quelques exceptions près, tous les hauts sommets offrent au moins une voie facile, laissant le pyrénéiste libre de toute préoccupation sportive ou de conquête. Son esprit est plus disponible pour d'autres joies, d'autres curiosités, pour laisser vagabonder son imagination » (P. de Bellefon, *Les Pyrénées, Les cent plus belles courses et randonnées*, 1976).

Pour autant, le débat perdure encore aujourd'hui quant à la singularité de ce mouvement qui pour certains est davantage un fourre-tout empli de chauvinisme, plutôt qu'une réelle identité sociale. Il n'en demeure pas moins que la revendication « pyrénéisme » reste aujourd'hui très vivace.

Le pyrénéisme de découverte



Vignettes des couvertures de *Cent Ans aux Pyrénées* de Beraldi

Au cours du XIXe siècle, des hommes et des femmes vont suivre les traces de Ramond de Carbonnières et nourrir l'histoire du pyrénéisme.

De 1825 à 1827, Peytier, Hossard, Corabœuf et Testu, ingénieurs géographes, triangulent les Pyrénées. Ce qui les amène à gravir les grands sommets de la chaîne : Palas, Balaitous, Montcalm...

En 1834, Vincent de Chausenque, officier topographe, publie *Les Pyrénées, ou voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes*, où s'entremêlent récits de courses, études sur la flore, la faune et la géologie, considérations ethnologiques et philosophiques. L'ouvrage connaît un vif succès et fait éclore de nombreuses vocations.

À la même période, l'Anglaise Anne Lister réalise la première ascension touristique du Vignemale. Elle raconte son épopée pyrénéenne à travers vingt-quatre volumes d'un journal manuscrit qui sera publié en... 1968 !

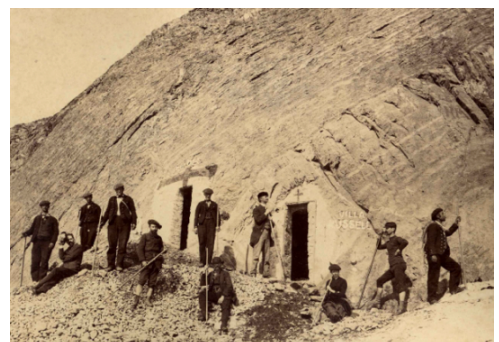
Quant à Henry Russell, il marque d'une empreinte indélébile l'histoire du pyrénéisme. Natif de Toulouse, d'origine irlandaise, il parcourt d'abord le monde avant de consacrer l'essentiel de sa vie à l'exploration des Pyrénées. À une époque où les cartes se résumaient au mieux à de vagues



Russell dans les premiers sacs de couchage en peau de chèvre

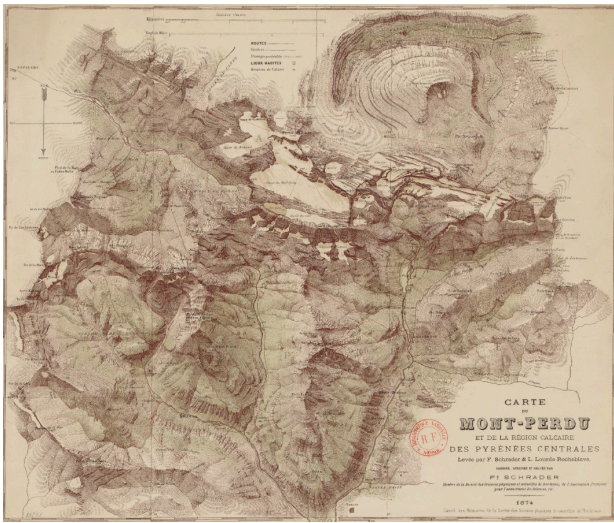
plans, où les sentiers étaient mal tracés et où l'on méprisait

l'encordement et l'usage des crampons, Russell développe une passion pour l'exploration des Pyrénées au point de les raconter (*Les Grandes Ascensions des Pyrénées, guide d'une mer à l'autre*), de faire creuser des grottes en guise d'abris ou de contracter en 1889 un



Les grottes Russell sur le Vignemale

bail emphytéotique pour... le Vignemale (3298 m) ! En hommage à Carbonnières, il fonde également à Gavarnie en 1864, avec quelques amis dont le botaniste et géographe Charles Packe, la première société de montagnards, la Société Ramond sur le modèle de l'Alpine club de Londres auquel il appartient déjà.



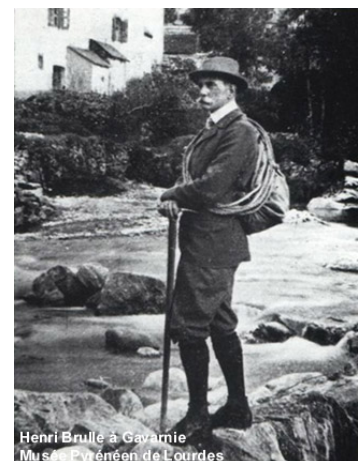
La liste des pyrénéistes de cette époque est longue. Et il serait injuste de ne pas citer Franz Schrader, géographe et peintre, qui en 1874, réalise un vraie œuvre d'art avec sa carte au 1/40 000^e du massif Gavarnie – Mont Perdu.

Enfin, comment ne pas citer les guides pyrénéens – le luchonnais Pierre Barrau, les cousins Célestin et Henri Passet, nés à Gavarnie tout comme François Bernat-Salles - qui furent des acteurs de premier plan de l'histoire du pyrénéisme.

Le pyrénéisme de difficulté

Au crépuscule du XIX^e siècle, alors que la presque totalité des grands sommets pyrénéens ont été gravis, émerge une nouvelle forme de pyrénéisme. Plus sportive, elle n'occulte pourtant pas ses origines qui marient le verbe et le piolet. Gavarnie en est le centre depuis 1864 avec la fondation de la société Ramond.

Le grand Henri Brulle, disciple de Russell, incarne cette nouvelle tendance. Considéré comme le père du pyrénéisme de difficulté, il forme dès 1878 avec Célestin Passet, une équipe rodée qui généralise l'utilisation de la corde d'assurance et du piolet court. En 1888, il fonde le premier club d'escaladeurs des Pyrénées, avec Roger de Monts et Jean Bazillac, *les frères siamois du casse-cou*. Si sa devise est de faire « *long, pénible, difficile et dangereux* » (il a 88 « premières » à son actif), il considère toutefois que « *le Pyrénéisme, c'est moins l'esprit sportif qui l'anime que la soif de solitude et de liberté, l'attrait du pittoresque, de l'aventure, de la pénétration dans le mystère des aspects secrets de la nature* » (Ascensions, 1944).



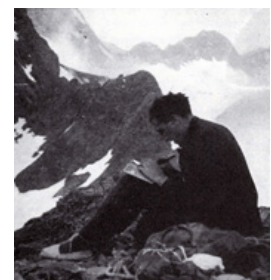
Henri Brulle à Gavarnie
Musée Pyrénéen de Lourdes

Les cinq frères Cadier, (George, Henri, Albert, Charles, Édouard) sont également des représentants de ce nouveau pyrénéisme. Leur

devise ? « *Là où passe l'isard passe, l'homme peut passer !* » En deux étés (1902, 1903), ils gravissent la plupart des « 3000 » entre l'Aneto et le Balaitous. La qualité de leur érudit récit (*Au pays des isards*) demeure encore aujourd'hui un texte de référence toujours édité. Pourtant, nulle notion d'exploit dans leurs carnets de course, mais la volonté de témoigner de leurs découvertes et le désir de faire partager leurs joies de parcourir cette montagne qu'ils aiment. Quant à la grande bâche verte sous laquelle ils s'abritaient, elle est restée tout aussi célèbre qu'eux.



Après la grande guerre, un athlétique gaillard, peu expansif, mais très déterminé, va faire parler de lui. Nourri de littérature montagnarde, Jean Arlaud, savoyard et médecin, clame son amour pour les Pyrénées. En 1920, il fonde « Le groupe des Jeunes » (GDJ) et se lance avec frénésie dans les courses de ski, ainsi que dans l'escalade. En 1936, il est le médecin de la première expédition française en Himalaya au Karakoram. Par ses récits et ses conférences, il révèle lui aussi la richesse des Pyrénées et la qualité de vie qu'offre leur découverte.



Le Pyrénéisme du XXe siècle

En 1933, Robert Ollivier - qui deviendra cinq ans plus tard l'un des premiers guides de haute montagne français - fonde avec d'autres grimpeurs le « Groupe pyrénéen de haute montagne » (GPHM). Ce groupe, ouvert seulement aux initiés, est créé pour répondre à la fois au Groupe de haute montagne de Chamonix (GHM) considéré trop alpin et au Groupe des jeunes (GDJ), spécifiquement pyrénéen, mais d'un niveau technique jugé trop peu élevé. Parallèlement, Ollivier rédige les célèbres guides de randonnées et d'escalade éponymes, communiquant ainsi son amour du massif.

D'autres grimpeurs poursuivent cette aventure, comme Jean et Pierre Ravier. Frères jumeaux nés à Paris en 1933, ils forment une cordée emblématique du pyrénéisme du XXe siècle. Autodidactes à l'apprentissage fulgurant, ils ouvrent les voies d'escalade de leurs glorieux ancêtres et prolongent leurs ascensions par l'écriture et la photographie.



Cette attache multiforme aux Pyrénées se retrouve aussi chez les grands noms récents du pyrénéisme comme Jean-Louis Lechêne (dernier président du GPHM), Jacques Jolfre (montagnard et écrivain), Louis Audoubert (montagnard, cinéaste, conférencier...), Patrice de Bellefon (guide, écrivain, défenseur de l'environnement, promoteur du parapente dans les Pyrénées), Claude Dendaletche (naturaliste, biologiste), Rémi Thivel (guide, photographe) et bien d'autres, qui s'efforcent de transmettre leur amour de ces montagnes.

Enfin, adressons une mention particulière à Georges Véron, qui après sa traversée intégrale des Pyrénées en 1968, institua la célèbre Haute randonnée pyrénéenne (HRP).

In fine, il est amusant d'observer que beaucoup de grands pyrénéistes ne sont pas nés dans les Pyrénées. Ainsi, comme l'écrivait Louis Le Bondidier en 1908 (Variations sur des thèmes pyrénéistes) « pour devenir pyrénéiste à l'état parfait, il est à peu près indispensable de n'être point né Pyrénéen. [...] Le Pyrénéen de naissance est vacciné contre le microbe pyrénéiste ».

